

ANNE JACOBS

LE
MANOIR
OUBLIÉ



Les temps glorieux




CHARLESTON

ANNE JACOBS

LE MANOIR OUBLIÉ



Les temps glorieux

« Quoi qu'ils aient fait à cette vieille maison, c'est mon foyer, ma patrie. Ces murs ont abrité pendant cent trente-cinq ans la famille von Dranitz, les naissances et les morts, la joie et la souffrance, l'amour et la haine. Ils sont imprégnés de mon histoire, ils m'appartiennent et je leur appartiens. »

Allemagne, 1990.

Franziska von Dranitz ne peut le croire : elle est enfin de retour chez elle, au manoir de Dranitz. Dans l'agitation de la Seconde Guerre mondiale, elle et sa mère ont été chassées du domaine familial situé à l'est de l'Allemagne. Si le retour a été impossible pendant de longues années, la nostalgie des terres de sa famille ne l'a jamais quittée. Elle n'a jamais oublié les temps heureux d'avant-guerre, ses rêves et ses aspirations, ni le major Walter Iversen, son grand amour de jeunesse...

Entre amours perdues et secrets de famille, Anne Jacobs nous entraîne au cœur des tourmentes du xx^e siècle, dans une nouvelle saga époustouflante digne de *La Villa aux étoffes*.

« UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DE COURAGE
ET DE FOI INÉBRANLABLE EN L'AMOUR ! »

Südring Zeitung

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

22,90 €

Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-080-1



9 782385 290801

Rayon : Littérature étrangère
Design : Constance Clavel
Photo : © Drunaa /
Trevillion Images




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LE MANOIR OUBLIÉ

Les Temps glorieux

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Villa aux étoffes, 2020

Les Filles de la villa aux étoffes, 2020

L'Héritage de la villa aux étoffes, 2021

Retour à la villa aux étoffes, 2021

Tempête sur la villa aux étoffes, 2022

Les Adieux à la villa aux étoffes, 2023

Titre original : *Das Gutshaus. Glanzvolle Zeiten (Das Gutshaus 1)* by Anne Jacobs

© 2017 by Blanvalet Verlag, a division of Penguin Random House Verlagsgruppe GmbH, München, Germany.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-080-1

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Anne Jacobs

LE MANOIR OUBLIÉ

Les Temps glorieux

Roman

Traduit de l'allemand par Corinna Geßner


CHARLESTON

FRANZI

Novembre 1939

UNE BRUME MATINALE recouvrait les champs moissonnés tel un manteau laiteux qui vacillait au vent, laissant voir par moments des chevreuils en train de brouter paisiblement. Des buissons colorés par l'automne émergeaient du sol blanchâtre comme des îles au cœur d'une mer ondoyante. Franziska fermait la marche, s'arrêtant pour s'imprégner de l'atmosphère matinale, sentir l'humidité ambiante, humer l'odeur de champignon qu'exhalait le sous-bois. Une voiture tirée par des chevaux se fit soudain entendre derrière eux. L'intendant conduisait les « vieux maîtres » vers l'affût perché à la lisière de la forêt.

— J'espère que cette fois grand-père Wolfert a pensé à prendre ses lunettes, dit Jobst avec un petit sourire. L'an dernier, la seule cible qu'il ait atteinte est un chien.

Franziska ne répondit pas à son frère aîné. Elle n'avait pas pardonné à son aïeul ce tir malheureux qui avait

fracassé une patte arrière de sa chienne Malka. La bête s'en était sortie, mais boitait depuis. Les trois jeunes gens se rangèrent sur le bord de la route pour laisser passer la calèche ouverte où avaient pris place les deux grands-pères et les oncles Bodo et Alwin. Tous portaient des vestes et des chapeaux imperméables qui avaient déjà connu de nombreuses parties de chasse. L'oncle Alexander les salua de la main ; il avait encore grossi depuis l'année précédente.

— Quand on n'y voit plus, on ne devrait pas chasser, fit observer Brigitte.

— Va donc le lui dire ! répliqua Jobst en riant. Il te répondra qu'il tirait déjà des douze cors quand tu tétais encore ta mère.

Jobst voulut poser un bras sur les épaules de sa fiancée, mais elle se dégagea en jetant un regard à Franziska. La bienséance interdisant aux fiancés de rester seuls, cette dernière était chargée de chaperonner son frère et sa promise, Brigitte von Kalm.

Franziska, dix-neuf ans, avait ce rôle en horreur. Et puis elle n'aimait pas ces battues où l'on dirigeait le gibier droit sur les chasseurs. Elle préférait de loin partir à l'aube avec son père pour se rendre à l'affût. L'herbe était humide de rosée et on respirait l'odeur tour à tour suave ou âcre des plantes, on entendait les chevreuils marcher sur le tapis de feuilles mortes. Après une longue attente dans le silence vibrant du matin, lorsqu'ils voyaient surgir dans la clairière une harde de biches craintives, Franziska tournait les yeux vers son père, essayant de deviner ce qu'il comptait faire. Il était rare qu'ils abattent une bête. En général, ils se bornaient à observer, à surveiller l'état de la faune sauvage.

— La brume se lève, lâcha Jobst. C'est une chance, autrement on aurait dû faire demi-tour.

Ils avaient atteint la lisière de la forêt et s'engagèrent sur le sentier qui menait à l'affût. Il était presque neuf heures. Le soleil ne tarderait pas à percer les nuages. Et, quand les chasseurs se seraient mis en position, les rabatteurs entreraient en action avec les chiens.

Jobst grimpa le premier dans l'affût, suivi de Brigitte, qu'il aida à gravir les derniers échelons. Franzl attendit qu'ils soient installés à peu près confortablement sur le banc de bois brut pour les rejoindre. Jobst et Brigitte chargèrent leurs fusils. Peu désireuse de prendre part à cette séance de tir, Franziska était venue sans arme. Tout ce qui lui importait, c'était qu'il n'arrive rien à ses chiens. Ou pis encore : aux rabatteurs. Les accidents étaient fréquents. Un de leurs palefreniers avait reçu une balle dans la cuisse. Et, quelques années plus tôt, un jeune paysan avait été tué. Certes, en pareil cas, le propriétaire du domaine faisait le nécessaire auprès du blessé ou de la famille de la victime. Mais on préférait ne pas avoir pareil drame sur la conscience.

— C'est parti... chuchota Jobst.

Brigitte acquiesça. On entendait au loin les rabatteurs et les aboiements des chiens. Il y eut des coups de feu. Les jeunes gens crurent reconnaître le vieux fusil de chasse de l'oncle Alexander ainsi que l'arme du grand-père Dranitz. Les hommes rabattaient tout ce qui se cachait dans le sous-bois et les taillis : daims, cerfs, renards, lièvres, sangliers et perdrix. Une fête pour les fusils ! On passait l'année dans la joie anticipée de ce grand événement. Ensuite, on se partageait le gibier abattu, si bien que le copieux repas des chasseurs au domaine de Dranitz était suivi de festins encore plus somptueux avec les amis et les proches.

Les rabatteurs semblaient avoir oublié l'affût situé à la croisée des chemins. Les jeunes gens perchèrent à peine

un mouvement dans les fourrés. Sans doute un sanglier qui restait à couvert au lieu de céder à la panique et de se lancer dans une fuite éperdue. Ils étaient malins, les sangliers. Hélas, ils causaient de gros dégâts dans les champs, aussi était-on obligé d'en abattre une partie.

— Dommage, soupira Brigitte von Kalm en s'étirant pour se dégourdir les membres. Je pense que ça n'ira pas plus loin. Espérons que les autres ont eu plus de chance.

— Je parie que c'est Franziska qui a fait fuir le gibier. Mlle Diane n'aime pas qu'on tue les animaux de la forêt, répliqua Jobst avec malice en secouant l'épaule de sa sœur comme il le faisait enfant.

Franziska le repoussa en riant.

— Maintenant, je peux vous le dire : j'ai jeté un sort à cet affût, répliqua-t-elle en s'amusant de voir à Brigitte un air perplexe.

Elle n'appréciait guère sa future belle-sœur. Brigitte était de celles qui parlent peu mais savent très bien ce qu'elles veulent. Pourquoi son frère Jobst, un garçon séduisant, héritier du domaine, était-il allé chercher cette femme dénuée de charme ? Mais bon, c'était son problème.

Franziska redescendit de l'affût et prit le chemin du retour afin de laisser aux deux jeunes gens un moment d'intimité. L'Allemagne était en guerre depuis le mois de septembre, et le sous-lieutenant Jobst von Dranitz partait le lendemain rejoindre son régiment à l'est avec un camarade.

« Guerre ou paix, avait beuglé le grand-père Dranitz, nous ne dérogerons pas à nos traditions ! Surtout pas celle de la battue ! »

Peu avant que le sentier forestier ne débouche sur le champ, une harde de cerfs jaillit du sous-bois et traversa

le chemin. Franziska s'arrêta, fascinée. Sept biches accompagnées de faons passèrent comme une flèche devant elle, faisant vibrer le sol : un ballet plein de grâce et d'énergie dans les rayons obliques du soleil matinal qui filtraient sous les frondaisons. Jobst et Brigitte n'en avaient rien vu. Ils étaient demeurés dans l'affût et la jeune fille préférait ne pas imaginer ce qu'ils étaient en train de faire.

Entre-temps, les rabatteurs avaient transporté les bêtes abattues à la lisière de la forêt : trois cerfs, six biches, plusieurs sangliers – des laies –, ainsi que deux renards. Et, conformément à la tradition de la « dernière bouchée », ils leur avaient placé une branchette dans la gueule en guise d'hommage. Les chasseurs se tenaient fièrement à côté de leur butin, gesticulant, fumant et se congratulant. Jobst et Brigitte firent enfin leur apparition, les mains vides. On les plaignit de n'avoir rien eu à se mettre sous la dent... Peu après, les cors sonnèrent la fin de la chasse.

— On va enfin passer aux choses agréables ! déclara avec satisfaction l'oncle Alexander von Hirschhausen.

Bodo et Alwin avaient eu toutes les peines du monde à le hisser dans l'affût du Rotforst mais, une fois en place, il s'était révélé un excellent tireur. Il était le seul à disposer d'une carabine à verrou, qu'il avait fait fabriquer en Autriche.

L'intendant Schneyder prit en charge le transport du gibier, le paiement des rabatteurs et toutes les tâches subsidiaires tandis que la compagnie regagnait les calèches. Les fatigues de la chasse seraient suivies d'un festin bien mérité.

Au domaine de Dranitz, les préparatifs étaient en cours depuis plusieurs jours. La maîtresse des lieux avait beau tout planifier avec soin, c'était chaque année

les mêmes aléas : des invités arrivaient à l'improviste, un membre de la famille ou un domestique tombait malade, la bière n'était pas livrée à temps, les souris avaient dévoré un sac de farine ou le chien volait un gigot, profitant de l'inattention de la fille de cuisine. Et, comme de juste, on faisait porter la responsabilité de ces incidents aux domestiques les plus modestes. Cependant, en dépit de ces obstacles, on parvenait toujours à loger dans un confort relatif les nombreux amis et membres de la famille qui venaient pour la chasse, et à leur servir un copieux petit déjeuner avant que certains – en majorité les hommes – se livrent aux plaisirs fatigants de la battue. Les autres – essentiellement les dames – restaient à bavarder autour d'un café, discutant de tous les sujets qui faisaient leur ordinaire : mariages, naissances à venir, maladies, séjours de vacances au bord de la Baltique. On s'interrogeait sur l'intérêt de continuer à envoyer les jeunes filles au pensionnat. Suivaient les inévitables plaintes à propos des domestiques. Ces dames s'accordaient à dire que les bonnes étaient d'une insolence incroyable et que les valets devenaient de plus en plus effrontés. Lorsqu'on s'était assez lamenté, on passait à la mode et à la dépravation qui régnait à Berlin. Cette année s'ajoutait un nouveau sujet : la guerre. Mais seulement à la marge : avec la conquête de la Pologne et le traité de Brest-Litovsk signé en 1918 avec la Russie bolchevique, on pouvait espérer une paix rapide. Et puis, n'est-ce pas, Hitler avait proposé une paix durable aux puissances occidentales, ainsi que l'avait rapporté la presse. La grand-mère Libussa von Dranitz déplorait régulièrement la disparition des temps héroïques au profit d'un prosaïsme consternant. Hitler et Staline, l'arriviste et le petit Russe, n'avaient ni l'un ni l'autre l'aura des souverains d'autrefois, lorsque les descendants de

la reine Victoria régnaient encore sur l'Europe et que l'Allemagne avait un empereur.

Pendant ce temps, à la cuisine et dans la grande salle, on s'activait fébrilement pour servir avec ponctualité le traditionnel repas des chasseurs. La longue table avait été dressée pour le festin et, selon la tradition, décorée de feuillage automnal et de rameaux de sapin. Le grand *Cerf bramant* en bronze trônait au milieu. C'était la baronne en personne qui mettait la dernière touche, allant de siège en siège, redressant un couvert en argent, tournant une assiette en porcelaine à motif fleuri vert afin que les armoiries argentées soient bien centrées, soulevant un verre à vin en lourd cristal pour l'inspecter à la lumière, puis posant près des assiettes un petit carton avec le nom des convives.

Lorsque les premiers chasseurs descendaient des calèches, les dames se hâtaient de monter se changer pour le repas dans les chambres du premier étage. De tous côtés fusaient des appels et des ordres adressés aux domestiques des visiteurs, ce qui ajoutait encore au chaos ambiant. En bas, dans l'entrée, s'alignaient une vingtaine de bottes crottées. En haut, des voix d'hommes et de femmes réclamaient de l'eau chaude, un fer à repasser ou à friser ou les gouttes qu'Untel prenait pour le cœur. De la cuisine s'échappait une odeur si délicieuse qu'on en avait l'eau à la bouche. Hanne Schramm, la cuisinière du domaine, était une magicienne ; elle concoctait une fois de plus un festin mémorable. Et, comme toujours, la tante Susanne s'efforcerait de la débaucher. Sans succès, bien sûr, car Hanne était une âme fidèle et n'aurait abandonné ses maîtres pour rien au monde.

Franziska constata avec soulagement que ses chiens étaient tous rentrés sains et saufs. Bijou, cependant, s'était enfoncé une épine dans la patte. Franziska la lui

retira avec précaution et désinfecta la blessure. Il n'y avait pas d'autres plaies à déplorer. Lorsqu'elle remonta dans sa chambre, qu'elle partageait ce jour-là avec sa sœur cadette Elfriede et sa cousine Gerlinde, elle les trouva en pleine dispute. À ce qu'elle comprit, la seconde avait promis à la première de lui prêter une paire de sandales beiges pour le dîner, puis elle avait changé d'avis, préférant les porter elle-même. Franziska, de six ans plus âgée, essaya de calmer le jeu en proposant à sa sœur des escarpins qui conviendraient tout aussi bien. Elfriede, très querelleuse, alla jusqu'à cracher sur sa cousine et, comme celle-ci ne voulait pas céder, elle lui jeta les sandales à la tête.

— Tiens, les voilà ! hurla-t-elle, furieuse. De toute façon tu es laide comme un pou !

Gerlinde fondit en larmes et menaça d'aller raconter l'incident à sa mère.

— Bon, ça suffit ! Finissez de vous changer ! ordonna Franziska. Mina a déjà sonné le gong une fois.

Mina, la bonne, était la plus dégourdie des domestiques. Elle était partout, aidait à la cuisine et dans les chambres, repassait le linge délicat et savait dresser la table pour les grandes occasions. Elle était fiancée depuis trois ans au charron Schwadke, mais hésitait à se marier car alors elle devrait quitter sa place.

Franziska se lava le visage, les bras et les pieds à l'eau froide, enfila sa robe vert foncé à col large et chaussa ses sandales, puisque Elfriede portait ses escarpins. Qu'ils fassent deux pointures de trop ne semblait pas la gêner. Sa sœur avait treize ans. C'était une fille très menue, avec une peau pâle et parsemée de taches de rousseur, une tignasse de boucles rousses et des yeux marron à l'expression rêveuse où l'on décelait toutefois une volonté peu commune.

Les trois filles descendirent ensemble et, croisant la grand-mère Wolfert et la grand-mère Libussa von Dranitz, leur donnèrent le bras afin de les soutenir dans l'escalier. Autour d'elles, les domestiques s'activaient. L'oncle Alexander réclama son caleçon long de sa voix sonore de basse. Gabriel, le frère jumeau de Gerlinde, grimpa sur la rampe afin de se laisser glisser jusqu'en bas, mais fut rattrapé *in extremis* par son oncle, le père de Franziska et d'Elfriede.

— Si tu tiens à te fracasser le crâne, fais-le chez vous, pas dans ma maison ! pesta-t-il.

Et, comme Gabriel fondait en larmes, il leva les yeux au ciel.

En dépit des cartons affichant les noms des convives, il fallut un certain temps pour que tout le monde trouve enfin sa place et qu'on serve l'apéritif, que la grand-mère Libussa appelait le « premier verre ». Les hommes privilégiaient le « robuste » alcool de grain du domaine. Les femmes penchaient plutôt pour le sherry sec. Quant aux jeunes, ils avaient droit au « vin des enfants », autrement dit de l'eau additionnée de quelques gouttes de jus de citron.

Le baron, prenant pitié de ses hôtes affamés, se borna à une courte allocution de bienvenue et à de brèves félicitations à l'adresse des chasseurs, de sorte qu'on put servir sans tarder la soupe aux huîtres. Mina et Liese faisaient le service, aidées par deux jeunes gens originaires du Brandebourg que l'oncle Alwin avait fait venir pour l'occasion. Vêtus d'une veste rayée noir et blanc et d'un pantalon blanc, ils s'acquittaient fort bien de leur tâche.

Franziska bavardait avec la tante Susanne et Gerlinde et échangea quelques mots avec les oncles Alwin et Bodo von Wolfert. Heinrich-Ernst, le frère de Franziska,

que tout le monde surnommait « Heini », était assis à côté d'Elfriede, qui ne s'était toujours pas calmée. Tous deux s'entendaient comme larrons en foire. Leurs parents présidaient la table avec les grands-parents. Le vieux pasteur Hansen avait également sa place à cet endroit. Libussa était assise à côté de son unique fille, qui était entrée chez les cisterciennes. Maria von Dranitz était petite et mince. Son visage encadré par une cornette blanche offrait une certaine ressemblance avec une musaraigne. Un jour qu'il avait un peu trop bu, le baron avait déclaré que sa sœur Maria avait bien fait d'entrer au couvent, car elle aurait eu du mal à trouver un mari. Maria avait été autorisée à rendre visite à sa famille, mais devait rentrer avant la nuit.

Avec le gratin de poisson, on servit un blanc léger que Franziska aimait beaucoup. Avait-elle bu un peu trop vite ? La tête lui tournait et elle se sentait emplie d'un profond bonheur. Elle se renversa dans son siège et s'abandonna à ses sensations. Le brouhaha, d'où se détachait une basse ou un soprano énergique, l'agréable chaleur qui régnait dans la pièce, le scintillement des verres et des couverts polis, l'odeur délicieuse du gigot accompagné de chou blanc et de la poitrine d'oie fumée. Les rires des frères von Wolfert, assis avec son père, l'intendant Schneyder et l'oncle Alexander, lequel multipliait les récits de chasse. Jobst et Brigitte, qui échangeaient des regards énamourés. Sa mère, qui discutait haut et fort avec la tante Irene et la grand-mère Wolfert de la future rénovation du salon vert. Tous ces gens bruyants, joyeux, mis en train par le vin et la bonne chère, qui rayonnaient d'énergie et de vitalité. Le grand-père Dranitz ne tarderait pas à se lever et à prononcer son discours habituel sur la patrie et leur région natale, le Mecklembourg, puis il lèverait son

verre et on trinquerait à l'empereur allemand, qui se languissait dans son exil hollandais. Bodo et Alwin, tous deux fidèles partisans du Führer, feraient de même, afin de ne pas le contredire.

— Demain matin, un ami nous rejoindra au domaine et nous partirons ensemble, dit Jobst à la tante Susanne. Le commandant Walter Iversen est un garçon formidable. Il ferait un excellent mari pour Franziska.

Franziska lui rit au nez et tendit son assiette à dessert à Mina, qui la remplit de pommes au four nappées de sauce aux airelles.

— Chers amis, commença le grand-père Dranitz, chers membres de ma nombreuse parentèle qui emplissez ma demeure de bruit et de gaieté, dévorez nos réserves hivernales et videz ma cave à vin.

Le vieux monsieur tel qu'en lui-même ! Des rires et des exclamations saluèrent son entrée en matière, qu'il fit taire d'un geste énergique afin de poursuivre son discours.

Franziska le regardait en souriant, au comble du bonheur.

FRANZISKA

Mai 1990

ALORS QU'ELLE APPROCHAIT DE LA FRONTIÈRE, ses doigts se crispèrent sur le volant. « Lauenburg/Horst », affichait le panneau routier. *Horst*, « nid de rapace ». Cela lui évoquait un oiseau de proie qui, du haut de son aire, plonge le regard dans la vallée en quête d'une proie.

Mon imagination s'emballe, se morigéna-t-elle en rétrogradant. Cornelia a raison, je suis trop vieille pour pareil voyage. À soixante-dix ans, on est sur le déclin. Le corps ne répond plus comme avant, la tête est plus lente. Qu'est-ce que je ferai si on ne me laisse pas passer ? Ou si on m'arrête ? À l'époque, les grands propriétaires terriens avaient été sommés de quitter le pays. Ceux qui refusaient risquaient la prison, voire pis.

Elle se ressaisit et garda les yeux fixés sur l'étroite route asphaltée bordée de broussailles et d'arbustes. Verdures printanières, végétation proliférant sans entraves

dans le no man's land. Il était presque neuf heures. Une foule de voitures circulaient dans l'autre sens. Trabi, Wartburg, mais aussi véhicules de l'Ouest. Franziska se sentit soulagée : tout allait bien, la frontière était ouverte, aucune raison de s'affoler. Des bâtiments plats de couleur grise appaurent, des fenêtres étincelantes entourées de cadres en acier, l'aigle fédéral. La douane de la République fédérale d'Allemagne paraissait sommeiller. Un agent assis derrière la vitre buvait un café. Un autre se tenait dehors, ordonnait de temps en temps à un véhicule de l'Est de sortir de la file et de se garer. Il demandait ses papiers au conducteur et faisait un brin de causerie avec les occupants. Sa voix était joyeuse, d'une aimable condescendance. Par moments, il laissait échapper un éclat de rire. Personne ne prêta attention à l'Astra blanche de Franziska, qui passa sans encombre.

De l'autre côté de la frontière, la chaussée, parsemée de flaques, était constituée de plaques gris clair pour la plupart abîmées ou affaissées. La voiture cahotait – la suspension souffrait. Percevant d'âcres effluves, Franziska activa le système d'aération. L'odeur du lignite. Cornelia avait dit que là-bas tout puait le lignite. Même les fringues, la nourriture et les livres. Quand on rentrait chez soi, il fallait se doucher et se laver les cheveux. Bernd, un de ses colocataires, aurait même éructé du lignite. Cornelia, la fille de Franziska, s'était rendue quatre ans plus tôt à une rencontre de l'organisation des jeunes du SPD¹ – à l'époque, la frontière était encore fermée. Elle n'en avait pas dit grand-chose, se bornant à quelques anecdotes amusantes. La déception, sans doute. Elle s'était probablement attendue à trouver le paradis sur Terre dans ce pays socialiste. Si seulement cette brève

1. Parti social-démocrate d'Allemagne. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

expérience avait pu lui faire comprendre qu'il n'y avait rien à attendre du communisme... Cela ne l'aurait hélas pas rendue moins rebelle. Agacée, Franziska regrettait à présent de lui avoir parlé de ce voyage. Dans son émotion, elle avait même espéré que Cornelia ferait avec elle ce retour dans le passé. Quelle naïveté !

« Tu dérailles ou quoi ? avait-elle dit. À ton âge ? D'ailleurs je ne comprends même pas que tu prennes encore le volant ! Et puis qu'est-ce que tu espères trouver là-bas ? Il ne doit plus rester une seule pierre debout. Le passé est mort, Franziska, et bien mort ! »

L'année de son bac, en 1968, elle avait brusquement cessé de dire « maman » et « papa » pour appeler ses parents par leur prénom, « Franziska » et « Ernst-Wilhelm ». De cette époque datait aussi la fracture qui avait surgi entre elles et n'avait fait que s'aggraver avec les années : deux femmes, deux mondes, deux approches de la vie.

Franziska poursuivait lentement sa route en direction de la douane de la République démocratique allemande. La tour était visible de loin, mince et blanche avec un renflement au sommet – on aurait dit une vigie sur un mât de navire. Tiraient-ils sur les fugitifs du haut de cette tour ? Non, cela ne se faisait plus. Les frontières étaient ouvertes depuis plusieurs mois.

« Poste-frontière de Lauenburg », indiquait un panneau. Derrière, la route se divisait en plusieurs voies menant à des bâtiments bas vitrés sous une toiture blanche. Les gardes-frontières étaient installés derrière les panneaux de verre. Des projecteurs éclairaient dans les moindres détails les véhicules qui passaient, faisant ressortir les passagers comme sur une photo. Sans doute distinguait-on jusqu'aux grains de poussière sur les tableaux de bord... De part et d'autre des postes

de contrôle se dressaient d'impressionnantes bâtisses d'un jaune pâle, elles aussi pourvues de vastes surfaces vitrées. Franziska avait entendu dire que c'était là qu'on fouillait les bagages, démontait les voitures, confisquait les objets prohibés. Surtout lorsque des visiteurs de l'Ouest regagnaient la RFA. On soupçonnait toujours les *Wessis*¹ de dissimuler un citoyen désireux de fuir son pays. Apparemment, les policiers pratiquaient aussi la fouille corporelle – parfois jusque dans les parties les plus intimes. Et ils procédaient à des arrestations. Le plus souvent de leurs propres citoyens. Parfois aussi d'un résident de l'Ouest...

Mais tout cela appartenait désormais au passé. Du moment qu'on ne se baladait pas avec une valise de stupéfiants ou une boîte de plutonium, on passait la frontière sans encombre. Ou qu'on n'était pas une Dranitz, fille de ces junkers² qui avaient exploité sans vergogne une population asservie ! Grands dieux, voilà qu'elle se montrait cynique !

Aux postes de contrôle, la circulation était fluide. Les Trabi et les Wartburg franchissaient la frontière en direction de l'Ouest sans même s'arrêter. Seuls deux camions, garés sur le côté, faisaient l'objet d'une fouille. Un jeune garde-frontière trapu coiffé d'une casquette verte s'approcha de l'Opel Astra, pria Franziska d'éteindre le moteur et de lui montrer son passeport. Il paraissait de mauvaise humeur. Désapprouvait-il l'évolution politique des derniers mois ? Craignait-il de perdre son poste et le pouvoir dont il jouissait ? Il la fixa un bon moment, comparant la femme assise devant lui et

1. Terme familier désignant les habitants des régions de l'ex-Allemagne de l'Ouest. On emploie *Ossis* pour ceux de l'ancienne République démocratique.

2. Noble allemand.

le portrait figurant dans le passeport, déclara qu'il fallait qu'elle renouvelle la photo au plus vite, referma le livret et le lui rendit sans autre commentaire.

Le cœur battant, Franziska dut s'y reprendre à deux fois pour remettre le document dans son sac à main, posé sur le siège passager, tandis que le fonctionnaire lui faisait signe avec impatience de repartir. Elle ralluma le moteur, cala, répéta l'opération et, furieuse contre elle-même, reprit la direction du pays naguère interdit. Retour à l'Est, dans le passé.

Ces hommes ont leurs ordres, se dit-elle. Pas d'échanges avec les gens de l'Ouest. Ils ont intériorisé cette directive une bonne fois pour toutes. Cela dit, il aurait pu se montrer plus poli. La photo avait sept ans. À l'époque, elle était au début de la soixantaine et, depuis, avait peu changé. Elle n'était pas grande, avait des boucles grises coupées court et le nez mince et légèrement busqué des Dranitz. « Noble », disait sa mère. La famille avait un comte polonais parmi ses ascendants. « Pointu », disait avec un petit sourire Ernst-Wilhelm, le défunt mari de Franziska. Cornelia, qui avait hérité du nez de son père, soutenait que celui des Dranitz aurait nécessité un permis de port d'armes. Cette remarque lui avait aliéné l'affection de sa grand-mère, ce qui était d'une importance toute relative, car Margarethe von Dranitz avait quitté ce monde à la fin des années 1960.

Franziska mit un temps à se calmer. Elle s'engagea dans un chemin de terre, s'arrêta et sortit la bouteille d'eau de son panier de pique-nique. Après quelques gorgées, elle se sentit mieux. Elle avait franchi le premier obstacle, de façon un peu chaotique, mais tout de même. À l'avenir, elle ne se laisserait plus déstabiliser si facilement. Que pouvait-il lui arriver à son âge ? Elle était libre, personne n'avait à lui dicter sa conduite, elle était

financièrement indépendante et irait au bout de son projet. Et, si le résultat se révélait décevant, accablant, dégrisant, eh bien, tant pis ! Au moins, elle aurait fait ce qu'elle jugeait nécessaire. Et c'était ce qui comptait.

Le soleil de mai était agréable. Franziska ouvrit la portière et respira le bon air frais de la campagne. Enfin... on y décelait quand même cette pénible odeur de lignite. Un âcre mélange de bois et de feu de tourbe. Les prairies verdoyaient ; la saison humide leur avait été bénéfique. Était-ce un village, là-bas ? Une usine ? Ou une coopérative de production agricole ? Ernst-Wilhelm les surnommait « coopérative d'improductivité agricole »... Elle but une dernière gorgée d'eau et remit la bouteille dans le panier. Un panier que son mari lui avait offert à Noël bien des années auparavant, garni d'assiettes en plastique, de couverts, de récipients à couvercle, d'une nappe et de serviettes en tissu assorties. Il leur arrivait de partir en excursion dans la région du Taunus avec Cornelia et ses amies. La veille, elle faisait cuire des escalopes et préparait de la salade de pommes de terre. Lorsque Cornelia avait perdu l'envie de les accompagner, Franziska et Ernst-Wilhelm avaient pris l'habitude d'aller au bord du Rhin, et de déjeuner au restaurant. À l'époque, leur commerce de boissons avait le vent en poupe et, le dimanche, ils souhaitaient prendre un peu de bon temps. Féra, haricots nains et pommes de terre nouvelles, et, en dessert, glace à la vanille et framboises chaudes. Le tout accompagné d'un riesling sec.

Ernst-Wilhelm aurait probablement tenté de la détourner de ce voyage. Il n'aimait pas l'entendre parler du domaine de Dranitz et détestait la vieille photo accrochée au-dessus du piano.

« Le passé est le passé, disait-il. C'est le présent qui compte et nous avons une vie plutôt agréable. »

Il était mort en 1980 d'un cancer de la prostate détecté trop tardivement. Franziska l'avait soigné un an durant. Cornelia, elle, ne s'était pas montrée. À l'époque, elle traversait une grave crise sentimentale, préparait son examen d'État et s'occupait en sus de sa fille de onze ans. Elle était venue à l'enterrement avec Jenny. C'était la première fois que Franziska voyait sa petite-fille, une enfant au visage grave et pâle, qui avait le nez des Dranitz et des boucles rousses. Les cheveux d'Elfriede. Franziska s'était bien gardée de dire à Cornelia que Jenny ressemblait à sa défunte sœur. L'occasion ne s'y prêtait pas, et puis sa fille était pressée de repartir. Elle avait retrouvé un vieux pote d'une ancienne colocation et tous deux voulaient se « remettre à la colle ».

Franziska avait beaucoup regretté de ne pouvoir passer plus de temps avec sa petite-fille. Celle-ci s'était montrée désireuse de la connaître. Elle devait souffrir d'un sentiment d'insécurité, ce qui n'aurait pas été étonnant avec une mère qui la traînait de colocation en colocation. Mais bien sûr c'était une façon de voir totalement démodée. Cornelia lui avait expliqué que les enfants avaient simplement besoin d'une personne de référence et que n'importe qui pouvait jouer ce rôle. Et puis de toute façon, avait-elle asséné, l'essentiel se jouait au cours des six premières semaines de la vie. Rien de plus néfaste qu'un salon sentant le renfermé, des rideaux en tissu, des napperons au crochet et une mère surprotectrice car sexuellement frustrée. Compte tenu des circonstances, Franziska avait préféré s'abstenir de répondre.

Franziska reprit sa route en direction du nord, suivit la nationale jusqu'à Wittenburg via Camin, passa devant les petits villages situés au bord du lac de Dümmer avec l'impression que le temps s'était arrêté. L'endroit était

beau : eaux étincelantes sous le soleil, berges couvertes de roseaux, petites barques de pêche dansant sur le lac, et le vert tendre des bourgeons qui pointaient sur les arbres. Prairies fleuries de jaune, mauve et blanc. Cela existait-il encore à l'Ouest ? Des chevreuils broutaient paisiblement dans les champs. Promeneur, chien ou chasseur, personne ne les dérangeait. C'était le paysage de son enfance. Si vaste, des petits bois à l'horizon, la forme sombre des lacs. Par beau temps, on voyait sur la colline les clochers d'église des villages environnants. Telle était la vue qu'elle avait de sa chambre.

Les villages étaient demeurés inchangés si l'on exceptait quelques vilaines bâtisses baptisées « maison de la culture ». Elles tranchaient sur les habitations basses en brique, qui pour la plupart avaient conservé leur vieux toit de roseau. Dans les jardins, on voyait des carrés de betteraves, de céleri, de poireaux, et toutes sortes d'herbes aromatiques. Sur les rebords des fenêtres, des pots d'impatiens. Les villages paraissaient délabrés. Nombre de toits s'étaient affaissés, les murs des quelques bâtiments neufs s'écaillaient et la peinture des clôtures avait pâli. On apercevait désormais peu de chèvres et de poules dans la grand-rue. Franziska se souvenait qu'un jour – elle était alors très jeune, quatre ou cinq ans –, leur cocher avait été pris à partie par un paysan parce qu'il avait écrasé une poule. Les deux hommes en étaient venus aux mains ; cela lui avait causé une telle frayeur qu'elle s'était cachée sous une couverture.

Elle dépassa Schwerin en direction de l'est. Les panneaux affichaient le nom des localités de son ancienne patrie. Crivitz, Mestlin, Goldberg... Avec un petit rire, elle s'abandonna à ses souvenirs. Un jour, sa sœur Elfriede, croyant que Goldberg était, comme l'indiquait son nom, une « montagne d'or », avait demandé si l'on pouvait en

emporter un bout. Éclat de rire général dans la calèche, au grand désarroi de la petite. À la suite de quoi leur mère avait réprimandé la bonne d'enfants – comment s'appelait-elle déjà ? Stiller ? Steltner, Sellner ? –, lui reprochant de farcir la tête de ses filles de contes à dormir debout.

Il n'y avait pas beaucoup d'activité. Ici ou là, un tracteur équipé d'une remorque qui épandait un liquide quelconque sur les semis. De temps à autre, elle croisait une voiture de l'Ouest, Mercedes ou Audi, généralement noire. Contrairement aux véhicules de la RDA, ceux-ci passaient sans grand bruit. Leurs occupants – qui se réduisaient le plus souvent au conducteur – semblaient peu intéressés par la végétation printanière et les villages au délabrement pittoresque.

Lors du café des seniors organisé par la paroisse de Königstein, il avait été question de la braderie générale en cours à l'Est. Les gens vendaient leurs meubles anciens pour trois fois rien et commandaient chez Quelle des canapés au revêtement en jean. Dans le temps, on envoyait « là-bas », dans la « zone Est », de petits colis contenant du café, de la farine, du sucre et de la laine à tricoter. Puis, à un moment, les gens de l'Est avaient dit qu'ils voulaient plutôt des vestes en jean, du Nutella et des biscuits Prince fourrés à la crème de cacao. Ils montraient de plus en plus d'aplomb, formulaient des exigences et refusaient désormais les vêtements et les chaussures de seconde main.

À présent, le temps des colis était révolu. La famille pouvait faire le voyage à l'Ouest et satisfaire elle-même ses envies. On voyait ainsi l'oncle Rudi débarquer de Chemnitz avec sa tribu, tout à la joie des retrouvailles. Des visites qui pouvaient durer des semaines et constituaient pour les hôtes une véritable épreuve nerveuse et financière.

Franziska n'avait pas reçu de visites. Elle n'avait pas non plus envoyé de colis. Il n'y avait plus à l'Est de Dranitz, de Wolfert ni de Hirschhausen. Tout au plus les anciens domestiques, avec lesquels elle n'avait jamais repris contact. Lorsque sa mère Margarethe était encore en vie, la famille s'était réunie deux fois à Hambourg : quelques cousins et cousines éloignés de la tribu Wolfert, ainsi que le vieil Alexander von Hirschhausen et le cocher Josef Guhl, qui les avait accompagnées en 1946 à Hambourg. Sa mère lui avait enjoint de maintenir les liens familiaux envers et contre tout.

« Sans famille, on n'est rien, avait-elle déclaré. On s'est serré les coudes pendant des siècles, on a survécu aux temps difficiles. Ceux qui prospéraient soutenaient les moins fortunés. Ceux qui avaient des relations les mettaient au service de la carrière des jeunes gens. Il n'est pas nécessaire d'aimer tout le monde. Mais, ensemble, on forme une grande communauté, un refuge sûr. »

À l'époque, Franziska en avait souri. Cette philosophie lui semblait dépassée, *a fortiori* dans le bouillonnement et l'animation de la grande ville qu'était Francfort. Sans compter qu'Ernst-Wilhelm ne s'était jamais bien entendu avec la « noble parentèle » de sa femme, comme il disait. Aussi Franziska avait-elle cessé d'assister aux rencontres familiales à Hambourg, au grand dépit de sa mère. Cela étant, il n'y en avait pas eu beaucoup d'autres ; ses cousins et cousines partageaient sans doute sa façon de voir.

Malchow. Waren an der Müritz. Le Binnenmüritz, un lac aux allures de mer, des vaguelettes clapotant contre les rives herbeuses. Rien n'avait changé ou presque. Franziska sentit son cœur se remettre à battre à coups redoublés. Elle resserra ses mains sur le volant pour les empêcher de trembler. On n'était plus très loin.